Željko Klaić

Un précurseur de la linguistique contrastive: Petar Skok

L'oeuvre immense de Petar Skok,[1] balkanologue et dialectologue de la plus haute réputation mondiale, demeure dans son ensemble un monument de génie linguistique peu commun.

Un peu à l'ombre de ce monument restent ses contributions à la méthodologie de l'enseignement de la langue française, recueillies sous forme de manuel dans sa *Méthodologie,*[2] ainsi que l'application de ses vues didactiques dans son *Précis de grammaire française.*[3] Qu'il nous soit permis de tirer de l'oubli, vingt ans après la disparition du grand linguiste, quelques unes des positions qu'il a prises et maintenues en vue de rendre l'enseignement de la langue française — et des langues étragères en général — plus efficace.

En suivant le plan de la grande majorité des manuels de ce genre, P. Skok consacre le premier chapitre du *Précis* à la phonétique. Il y décrit les sons du français du point de vue articulatoire, tout en signalant certaines différences entre la phonétique du français d'un côté et celle du serbocroate de l'autre. Bien que cette analyse différentielle ne soit ni sys-

---

[1] Sur la vil et les acticités scientifiques de P. Skok, v. V. Putanec, «Petar Skok (1881—1956)», in *Onoma, Bulletin d'information et de bibliographie,* Vol. VI, International Centre of Onomastics, Louvain, 1955/56, pp. 149—152; P. Guberina, "D. Petar Skok», in *Jezik 4,* Zagreb, 1955/6, pp. 97—99; M. Hraste, «Petar Skok (1881—1956)», in *Ljetopis Jugoslavenske akademije,* Knjiga 63, Zagreb, 1959, pp. 199—201; M. Budimir, «Petar Skok, 1 mart 1881 — 3 februara 1956», in *Istoriski časopis, Organ Istoriskog instituta SAN,* Knjiga VI, Beograd, 1956, pp. 268—270; pour les données biographiques et bibliographiques, v. *Ljetopis Jugoslavenske akademije,* Knjiga 54, Zagreb, 1949, pp. 193—213.

[2] P. Skok, *Metodologija francuskog jezika,* Banovinska naklada, Zagreb, 1939.

[3] P. Skok, *Pregled francuske gramatike,* Banovinska naklada, Zagreb, Dio prvi, 1938, Dio drugi, 1939.

tématique ni exhaustive, il en faut cependant apprécier la valeur méthodique. En effet, c'est dans sa *Méthodologie* que P. Skok a formulé explicitement son point de départ. Il y pose «la première question générale: quelles sont les difficultés qu'il faut surmonter afin d'atteindre à un certain degré de prononciation correcte?».[4] En d'autres termes, si l'on veut enseigner la prononciation du français (ou de toute autre langue étrangère) avec quelque succès, il est indispensable d'être en mesure de prévoir les types de fautes possibles. Pour ce faire, préconise P. Skok, l'enseignant doit nécessairement connaître les deux phonétiques et les différences qui existent entre elles. Ces différences, ne seraient-elles pas les points d'interférence de l'analyse contrastive de nos jours? Il est difficile de se prononcer catégoriquement. Mais ce qui s'ensuit sans aucun doute, c'est que, toujours d'après P. Skok mais aussi bien d'après les théeories modernes, la correction efficace des fautes présuppose la prévision de leur probabilité, celle-ci présupposant à son tour la détermination des points d'interférence (des différences qui engendrent les fautes typiques).

Les différences phonétiques entre le français et le serbocroate, dit P. Skok, sont peu évidentes dans les cadres du système consonnantique. Par contre, c'est en ce qui concerne le système vocalique que les deux langues présentet bien des différences. Le fait que l'inventaire du français compte 16 voyelles, tandis que le serbocroate n'en connaît que 5, constitue par lui-même une différence bein nette. Les deux systèmes se distinguent l'un de l'autre par les traits suivants: 1° le serbocroate ne connaît pas de voyelles nasales; 2° le serbocroate ne connaît de voyelles arrondies que dans le groupe vélaire, alors que le français en connaît 4 dans le groupe vélaire et 5 dans le groupe palatal; 3° le serbocroate ne distingue pas deux séries, fermée et ouverte, de voyelles, alors que le français les distingue nettement; 4° le serbocroate ne connaît pas l'écartement des lèvres pour *a*, *i*, alors que le français le connaît.

Les observations ci-dessus ont pour objet la phonétique articulatoire et non la phonologie. Notons à cet égard que certains théoriciens de l'analyse contrastive à notre époque réfutent la possibilité de contraster deux systèmes d'oppositions phonologiques,[5] mais en revanche, d'autres insistent sur les

[4] *Metodologija*, p. 59.

[5] Cf. Lj. Mihailović, «Kontrastivna analiza fonoloških sistema», in R. Filipović, ur., *Početne faze rada na projektu «Kontrastivna analiza hrvatskosrpskog i engleskog jezika»*, Jugoslavenski projekt za kontrastivnu analizu srpskohrvatskog i engleskog jezika, *Prilozi i građa*, Insti-

avantages qu'offre l'analyse contrastive dans le domaine de la phonétique.[6]

En ce qui concerne la prosodie, P. Skok souligne que la durée (quantité) vocalique peut exprimer des différences sémantiques en serbocroate, c'est-à-dire, jouer un rôle distinctif, tandis qu'en français ce n'est pratiquement pas le cas. En français, l'accent désigne la fin du mot ou du groupe phonétique, il est démarcatif, alors que l'accent serbocroate se soumet à d'autres règles bien plus compliquées. Celui-ci se trouve d'ailleurs, et c'est là une différence marquée par rapport au français, associé à une variation de ton, souvent à valeur distinctive, et par conséquent sémantique.

Dans le même chapitre, P. Skok aborde aussi quelques questions d'orthographe française, notamment à propos des cas où elle diffère foncièrement de l'orthographe serbocroate. Bien que nous pensions que ce soit un domaine marginal, sinon tout à fait hors de notre propos, il est tout de même équitable de tenir compte de celles d'entre les opinions modernes qui n'excluent pas l'étude de deux systèmes graphématiques différents de l'analyse contrastive. Ainsi, la classification des points d'interférence de V. Mach[7] comprend aussi les différences de représentation des phonèmes dans la langue écrite.

En entamant le chapitre sur la morphologie, P. Skok met en évidence le fait que les différences morphologiques entre le français et le serbocroate sont très grandes. Alors que celui-ci connaît la déclinaison de substantifs, d'adjectifs et de pronoms, la déclinaison française n'est qu'un archaïsme. En revanche, dans les deux langues la conjugasion est très riche.

Les paragraphes traitant des différentes parties du discours sont entremêlés d'innombrables remarques, quelquefois très révélatrices, souvent marginales aussi, sur les différences entre la morphologie des deux langues. P. Skok y insiste en particulier sur la richesse du serbocroate en moyens morphologiques pour exprimer l'aspect verbal, tout en soulignant que le français ne connaît pas un tel système morphologique. C'est à cause de cette situation morphologique, conseille-t-il,

---

tut za lingvistiku Filozofskog fakulteta Sveučilišta u Zagrebu, Zagreb 1969, pp. 30—34.

[6] Cf. R. P. Stockwell, «Contrastive Analysis and Lapsed Time», in J. Alatis Ed., *Monograph Series on Language and Linguistics* Number 21, Georgetown University Press, Washington, D. C., 1968, pp. 11—26.

[7] V. Mach, «Comparative analysis of English and Czech phonology and prediction of errors in learning», in G. Nickel Ed., *Papers in Contrastive Linguistics*, Cambrige University Press, Cambridge, 1971, pp. 103—106.

qu'il faut prêter, en classe, la plus grande attention au verbe français.

Toujours à propos de l'aspect verbal, il démontre la richesse de la dérivation verbale serbocroate, surtout son côté systématique, en faisant ressortir les possibilités restreintes et peu systématiques dans le domaine correspondant du français. Une comparaison semblable oppose le caractère systématique de l'augmentation et de la diminution suffixales en serbocroate au caractère non-systématique de cette dérivation en français.

Il va de soi que le plus grand nombre d'observations contrastantes concerne la syntaxe. Là aussi le point de départ est net: l'enseignement de la syntaxe suivra la méthode valable pour l'enseignement de la phonétique — le professeur exercera les élèves aux constructions qui diffèrent nettement des modèles syntaxiques du serbocroate. «C'est donc dans la syntaxe, de même que dans d'autres parties de la grammaire, qu'il faut appliquer la méthode, appelons-la ainsi, différentielle.»[8]

Cette même position est soutenue de nouveau, en guise de conclusion du chapitre sur la syntaxe dans le *Précis:* «Nous avons, à maintes reprises, souligné que le présent ouvrage est en principe une grammaire différentielle, où les phénomènes français sont intérprétés à partir des différences entre la langue française et la langue serbocroate».[9] Ce qui a été d'ailleurs annoncé dans l'Introduction du *Précis.* De l'autre côté, la *Méthodologie* confirme l'objectif de cette méthode différentielle: «Il est indispensable que l'enseignant connaisse à fond les différences syntaxiques, s'il veut corriger avec succès les fautes commises par ses élèves. Partant, sa formation en ce qui regarde la syntaxe, telle que l'exige l'enseignement secondaire, doit être basée sur les différences syntaxiques entre les deux langues».[10]

Ces principes de P. Skok semblent annoncer ceux des auteurs modernes, selon lesquels l'objectif de l'analyse contrastive est justement de déceler de façon précise les différences entre deux ensembles de modèles soumis à l'analyse afin de concentrer les efforts didactiques sur les résultats obtenus. P. Schachter[11] précise que l'ensemble complet de règles (R) de

---

[8] *Metodologija,* p. 169.

[9] *Pregled,* Dio drugi, p. 251.

[10] *Metodologija,* p. 180.

[11] P. Schacter, *A Contrastive Analysis of English and Pangasinan,* thèse de doctorat non-publiée, University of California, Los Angeles, 1960, citée par R. J. Di Pietro, «Contrastive Analysis and the Notions of Deep and Surface Grammar», in J. Alatis Ed., v. note 6, p. 169.

la langue d'arrivée (LA) est obtenu par l'addition aux règles de la langue de déport (LD) des règles de LA que LD ne connaît pas, ce qui s'exprime par la formule concise: $R_{LD}+(R_{LA}—R_{LD})=R_{LA}$ Semblablement, G. Nickel[12] affirme que l'objectif de l'analyse contrastive de deux langues est une grammaire contrastive, constituée par la somme des différences entre la grammaire de LD et celle de LA. Bien entendu, avance G. Nickel, cela ne veut pas dire qu'il ne faille pas enseigner aussi les autres sections des deux grammaires, mais c'est cette grammaire contrastive qui est le point central *(focus)* du programme didactique. La rigueur de la formulation mise à part, rien d'essentiellement nouveau, du moins à notre avis, par rapport aux principes de P. Skok.

Dans la syntaxe, P. Skok s'intéresse tout d'abord à l'article, catégorie que le serbocroate ne connaît pas. Puisque c'est une entité toute nouvelle pour un sujet parlant serbocroate, l'acquisition n'en peut se faire selon l'ancien axiome pédagogique qui veut que la matière s'ordonne à partir du connu en passant par ce qui l'est moins, pour aboutir aux connaissances nouvelles. C'est pourquoi, dit P. Skok, il faut s'appliquer à développer chez les élèves le «sentiment de l'article français». Nous sommes enclins à déceler dans ce postulat, quelque peu vague pourtant, la suggestion avancée, une trentaine d'années plus tard, par W. M. Rivers: «Pour des raisons pédagogiques, on pourrait faire une distinction utile entre différence et contraste. Les différences pourraient être traitées comme des éléments nouveaux à acquérir, tandis que les interférences pourraient être combattues dans le domaine du contraste».[13]

Or, là où certaines catégories n'existent que dans l'une des deux langues, la «méthode différentielle» de P. Skok reste bien différentielle, mais en même temps, elle tient de l'analyse contrastive là où elle ne fait qu'étudier l'organisation en modèles différents des éléments connus des deux langues.

Après l'article, l'intérêt de P. Skok se porte sur le verbe. D'après lui, les différences entre le verbe français et le verbe serbocroate ne sont pas d'ordre syntaxique, mais morpho-sémantique. Car, du point de vue syntaxique, les uns et les autres se laissent diviser en a) verbes subjectifs, b) verbes objectifs, c) verbes pronominaux, et d) verbes impresonnels. Toutefois, cela ne veut pas dire que ces catégories respectives

[12] G. Nickel, «Contrastive linguistics and foreign language teaching», in G. Nickel Ed., v. note 7.

[13] W. M. Rivers, «Contrastive linguistics in textbook and classroom», in J. Alatis Ed., v. note 6.

cadrent dans les deux langues, et c'est précisément là que résident les difficultés de l'enseignement pratique de la syntaxe du verbe.

Dans ce domaine, les différences sont dues à la façon d'envisager le développement de l'action dans l'espace. Presque tout y tourne autour des questions relatives à l'aspect verbal, illustrées et explicitées par des examples dans lesquels P. Skok montre quels sont les moyens morphologiques et lexicaux à l'aide desquels le français peut rendre différents valeurs aspectuelles du verbe serbocroate.

Après avoir examiné certaines différences dans la syntaxe de l'infinitif, du gérondif, du participe, etc., il nous met en garde, en ce qui concerne la rection verbale, contre toute imitation des constructions serbocroates et vice versa.

Un développement particulier est consacré aux constructions infinitives. Nous y trouvons une remarque à notre point de vue très riche en conséquences au sujet de l'importance didactique des constructions françaises où l'infinitif «remplace des propositions subordonnées introduites avec *(sic)* que»;[14] nous y reviendrons plus loin.

Il insiste aussi sur l'importance de la syntaxe des modes et des temps de verbes personnels, parce qu'on y constate des différences notables entre les deux langues. Notons en passant la remarque intéressante selon laquelle, pour nous autres les Slaves, le subjonctif, catégorie que nous ne connaissons pas, est plus aisément saisissable dans les propositions indépendantes que dans les subordonnés.

P. Skok dit que le verbe français, de même que le verbe serbocrate, ne désigne pas uniquement les trois degrés temporels, la relativité et les deux modes, mais est utilisé aussi, comme d'ailleurs toutes les autres parties du discours, à des fins stylistiques. Nous allons examiner plus loin ce concept de style grammatical, à maints égards révélateur, nous semble-t-il, de la démarche théorique de P. Skok.

Pour appuyer l'affirmation ci-dessus, il allègue l'imparfait de l'indicatif français, qui met en évidence que la fonction des formes verbales françaises n'est pas seulement d'exprimer l'un des degrés temporels, d'où tant de difficultés pour l'élève à maîtriser la syntaxe du verbe français. Une autre faute typique, due à ce genre d'interférence, c'est que cet élève associe à l'imparfait français l'aspect duratif, fonction en fait relativement rare en français.

---

[14] *Pregled*, Dio drugi, p. 69.

Dans sa *Méthodologie,* P. Skok étend sa méthode différentiele au lexique. Il affirme le fait que les aires notionnelles des mots français ne recouvrent exactement en aucun cas celles des mots serbocroates. Elles peuvent se toucher ,se recouvrir partiellement, mais ne sont jamais identiques. De là l'éternelle faute de celui qui aprend le français ou toute autre langue étrangère: l'emploi incorrect de la plupart des mots appris.

Nous venons de mettre en relief quelques unes des remarques de ce genre glanées dans l'oeuvre pédagogique de P. Skok, parce qu'il en ressort, sinon une esquisse cohérente de l'analyse contrastive du franaçais et du serbocroate, du moins un nombre imposant de conseils aussi utiles que méritoires à ce sujet, et pour lesquels nous devons lui témoigner une légitime reconnaissance.

*

Il nous semble découler de tout ce qui précède, que P. Skok entrevoyait déjà la base sur laquelle se construisent aujourd'hui la théorie et l'application de la linguistique contrastive. Ses vues cadrent sans doute avec les vues des prédécesseurs reconnus de cette branche relativement nouvelle de la science de la langue. Evoquons seulement V. Mathesius[15] qui a, probablement le premier, en 1928, émis la thèse selon laquelle l'analyse systématique d'une langue n'est possible qu'au moyen de la comparaison avec une autre langue, typologiquement différente. Il est évident que P. Skok partait du même principe, en l'appliquant au domaine de la pédagogie.

En prenant donc en considération les observations du *Précis* et les postulats théoriques de la *Méthodologie,* il nous paraît légitime de redéfinir les vues du grand linguiste selon les terms de W. R. Lee:

1° la première, ou peut-être la seule cause des difficultés et des fautes dans l'apprentissage d'une langue étrangàre est l'interférence due à la langue maternelle;

2° les difficultés sont partiellement ou entièrement dues aux différences entre deux langues;

3° l'importance des difficultés est proportionnelle au degré de ces différences;

4° la comparaison de deux langues parmet la prévision des difficultés et des fautes qui auront lieu pendant l'apprentissage;

[15] Cité par R. Filipović, «Kontrastivna lingvistika u svijetu i u nas», in *Lingvistička istraživanja,* Treći program Radio-Beograda, Proleće 1975, pp. 415—432, Emitovano 6. i 13. decembra 1973.

5° ce qu'il faut enseigner, c'est ce qui reste après avoir soustrait aux deux langues ce qui leur est commun.[16]

Bien sûr, la démarche de P. Skok ne correspond pas rigoureusement à ce programme. Faisons remarquer encore le fait que, en maints endroits de son *Précis*, il explique des constructions françaises citant simplement des équivalents serbocroates, bâtis à partir de modèles syntaxiques différents, sans entrer dans des considérations explicites. Il semble assez souvent que, en dernière conséquence, ce procédé soit plus efficace que certaines explications unilatérales, logico-sémantiques, des grammaires traditionnelles.

Il va de soi que les apports de P. Skok dans ce domaine doivent être considérés à travers le prisme diachronique, c'est-à-dire en tenant compte de la situation en linguistique théorique et appliquée de son époque. D'un autre côté, ses préoccupations scientifiques s'orientaient plus intensément, et de loin, vers d'autres problèmes. Nous aimerions cependant nous attarder encore sur sa notion de style grammatical.

En avançant qu'il n'est pas facile d'en parler et d'en poser certains principes sans procéder à des comparaisons avec d'autres grammaires, P. Skok se borne lui-même à un nombre restreint d'observations. Il écrit: "Ce qu'il faut entendre par stylistique grammaticale ressortira de cette première comparasion (1):[17] *sretan sam što vas vidim* est exprimé en français par (2) *je suis content de vous voir*. Les deux phrases sont neutres du point de vue de la langue courante. Toutes les deux sont l'expression d'une pensée logiquement et affectivement tout à fait identique. Mais le mode d'expression ne leur est pas commun. C'est cette différence de mode d'expression que nous allons appeler style grammatical. La phrase française serait construite selon le modèle serbocroate si elle avait forme (3) *je suis content que je vous vois*. Mais une telle structure syntagmatique est inacceptable (...). Bien que l'on puisse dire en serbocroate, mais théoriquement: (4) *zadovoljan sam od vašeg viđenja (vas)*, cette structure serait tout à fait exceptionnelle pour notre type d'expression».[18]

Nous nous permettons d'anticiper ici certaines coclusions en condensant ce qui précède à l'aide des termes familiers à la grammaire générative: (1) et (2) sont acceptables et interprétables: (3) et (4) sont inacceptibles et pourtant interprétables.

---

[16] W. R. Lee, «Thoughts on Contrastive linguistics in the context of language teaching», in J. Alatis Ed., v. note 6., p. 186.

[17] Numérotage et mise en italiques sont de l'auteur.

[18] *Pregled*, Dio prvi, p. 275.

Voilà donc de quelle façon P. Skok interprète, déjà, les constructions infinitives («celles où l'infinitif remplace une proposition subordonnée introduite avec que»), en les transformant en constructions complétives, celles du serbocroate, mais en insistant toutefois sur le fait que les deux types de constructions, superficielles dirions-nous, sont l'expression de la même pensée logique, ou, si l'on veut, de la même structure profonde.

Dans le *Méthodologie,* il fait la remarque suivante: «Quiconque ne connaît pas les règles françaises sur la concordance des temps entendra mal le sens de la phrase *Le père a dit qu'il viendrait*».[19] En ne s'appuyant que sur ses connaissances morphologiques, il l'interprétera comme «otac je rèkao da bi došao». De même à un autre endroit: «Dans la phrase *La rivière passée, on se trouva de l'autre côté,* le syntagme *la rivière passée* peut être exprimé en français d'une autre manière: *quand* (ou *lorsque, dès que*) *la riviere était (fut) passée,* ce qui correspondrait alors au modèle serbocroate».[20]

Ces observations semblent se rapprocher, dans leur teneur, des principes de la grammaire transformationnelle. Il est évident que P. Skok nous conseille d'expliciter les structures superficilles relativement complexes des exemples français en les faisant descendre d'un ou de plusieurs degrés vers leurs structures sous-jacentes, plus simples. Ainsi la forme infinitive (inf V Ω) est la réduction d'une forme complétive (que P),[21] sous-jacente en français, mais en revanche superficielle en serbocroate. Il est à noter que N. Ruwet exprime l'avis que, méthodologiquement, ce type de transformation offre une bonne illustration de la manière dont sont obtenues les structures syntagmatiques dérivées.[22]

Le même type de remarque est appliquable aussi aux règles de concordance des temps. Ici, les dérivations serbocroates engendrent des suites terminales sans avoir à utiliser les règles qui découlent de ce que M. Gross appelle «contrainte de concordance des temps»,[23] et vice versa.

Dans ce même sens, on peut dire que P. Skok simplifie la structure syntagmatique *la rivière passée* en la transformant à rebours pour aboutir à une structure sous-jacente,

---

[19] *Metodologija,* p. 58.

[20] *Metodologija,* p. 176.

[21] Cf. M. Gross, *Grammaire transformationnelle du français, syntaxe du verbe,* Deuxième édition, Larousse, Paris, 1968, pp. 62 et ss.

[22] N. Ruwet, *Introduction à la grammaire générative,* Plon, Paris, 1968, p. 292.

[23] M. Gross, *o. c.*, p. 18.

commune au français et au serbocroate. A partir de celle-ci, il remonte à la surface pour obtenir une suite terminale acceptable en serbocroate.

Comme il ne s'agit que de quelques observations de ce genre, nous nous garderions bien d'en conclure hâtivement que P. Skok ait tout prévu des méthodes de la grammaire générative et transformationnelle. Il est cependant important de ne pas passer sous silence cet aspect de ses positions, parce que trop nombreux sont ceux qui non seulement confirment l'utilité de la grammaire transformationnelle pour l'analyse contrastive, mais qui sont d'avis que c'est la seule approche méthodique dont on puisse attendre des résultats sûrs. Car, datant déjà de la fin du siècle dernier, l'idée de la linguistique contrastive ne s'épanouit qu'avec l'avènement de la grammaire tranformationnelle. Ce sont justement les notions de structure profonde et de structure superficielle qui permettent d'observer à partir de la première, présumée la même pour toutes les langues naturelles, les processus qui se déroulent entre les deux structures et les résultats de ces processus.[24] Il est dommage que P. Skok n'ait pas développé davantage cette conception de stylistique grammaticale. S'il l'avait fait, ses conseils didactiques se seraient détachés plus nettement de la multitude de remarques semblables mais trop peu explicites trouvées souvent dans d'autres grammaires dites traditionnelles, et auraient ouvert la voie à des analyses exactes, telles que les envisage la grammaire générative et transformationnelle. Mais, en principe, il n'en était pas si loin.

*

En ce qui concerne les origines et le développement de la linguistique contrastive, les auteurs modernes, tout en faisant ressortir son originalité méthodique, soulignent modestement le fait que l'idée n'en est pas de la dernière nouveauté. Les débuts de la contrastivité remontent au moins à huit décennies. On en retrace aisément l'apparition, au niveau des concepts, bien avant que le terme lui-même n'ait été suggéré pour la première fois. Di Pietro[25] en trouve les premiers signes dans les oeuvres de phonéticiens tels que C. H. Grandgent, en 1892 déjà, W. Viëtor en 1894, P. Passy en 1906. Un peu plus tard, en 1926, V. Mathesius, un des fondateurs de l'Ecole

[24] Cf. V. Ivir, «Generative and taxonomic procedures in Contrastive analysis», in Horst Raabe Hrsg., *Trends in Kontrastiver Linguistik* Band I. Tübinger Beiträge zur Linguistik, Verlag Gunter Narr, Tübingen, 1974, pp. 67—78.

[25] R. Di Pietro, *Language Structures in Contrast*, Newbury House Publishers, Rowley, Mass., 1971, pp. 9 et ss.

de Prague, écrivait une analyse contrastive de l'anglais et du tchèque. Ce n'est qu'en 1949 que G. L. Trager[26] introduit le terme même de linguistique contrastive. Cependant la littérature contrastive ne fleurit que depuis les années 1960.

En Yougoslavie, les débuts de cette méthode coïncident avec sa naissance dans d'autres pays. Bien que les travaux sur le premier projet contrastif yougoslave, celui de l'anglais et du serbocroate, ne commencent qu'en 1967, tout enseignement de la phonétique et de la grammaire d'une langue étrangère reposant sur la méthode de comparaison synchronique n'était en réalité, bien avant la prise de conscience théorique, que de l'analyse contrastive avant la lettre.[27]

Un bref historique des origines de la pensée contrastive de P. Skok ne fera que corroborer cette affirmation. Nous espérons pouvoir suggérer que, grâce à P. Skok, nous n'avons pas eu de retard, même en ce qui concerne les débuts des premiers rudiments de ce courant linguistique et pédagogique.

C'est bien dans la lumière de la phonétique, à l'instar de Grandgent, Viëtor et Passy, que P. Skok prenait conscience de ce qui allait devenir son principe d'approche différentielle. Un passage de la *Méthodologie* nous révèle quelles étaient les difficultés avec lesquelles il était aux prises au cours de ses exercices de prononciation française au Laboratoire de phonétique de l'Université de Grenoble. Il articulait les voyelles fermées du français de façon trop ouverte, croyant à tort la prononciation serbocroate fermée, alors qu'elle est plutôt neutre. Cependant, dit-il, si ses professeurs, MM. Bonnat et Rosset, avaient connu la phonétique du serbocroate ils auraient facilement corrigé sa faute.[28] Cela se passait en 1906.

En cette même année, P. Skok exprimait ses vues dans le compte rendu de la *Grammaire française à l'usage de l'enseignement secondaire* de J. Adamović,[29] disant que son défaut principal consiste en ceci que, tout en mettant en relief bon nombre de différences entre le français et le serbocroate, son point de départ est exclusivement le français alors qu'il aurait fallu suivre aussi la démarche inverse.

Une quinzaine d'année plus tard, P. Skok soutient le même principe de méthode différentielle lorsqu'il reproche à un

---

[26] G. L. Trager, *The Field of Linguistics*, Norman, 1949, d'après R. Filipović, «Zašto kontrastivna analiza?», in *Živi jezici*, Knjiga 8, Br. 1—4, Beograd, 1968, pp. 1—5.

[27] R. Filipović, v. note 15.

[28] *Metodologija*, p. 73.

[29] P. Skok, «J. Adamović: Francuska gramatika za srednje škole», in *Nastavni vjesnik*, Knjiga XIV, Zagreb, 1906, pp. 301—302.

autre manuel, paru en 1909,[30] de ne pas contenir une liste systématique des rapports de différence et de similitude entre les sons français et slovènes.[31]

Il ne faut cependant pas négliger le fait que P. Skok ne fut pas le seul champion de la méthode différentielle à cette époque chez nous. C'est d'ailleurs lui-même qui se réfère dans la *Méthodologie*[32] au compte rendu d'un ouvrage reposant sur les mêmes principes.[33] L'auteur du compte rendu souligne que ce manuel «est une promenade intelligente à travers la grammaire et la syntaxe françaises (...) avec l'intention de chercher des différences de construction entre les deux langues (...). Ce sont justement ces difficultés qu'à chaque pas, rencontrent le professeur en enseignant et l'élève en apprenant».

Après treize ans de travail pratique en classe au Lycée de Banja Luka (de 1904 jusqu'à 1917), c'est en 1918 que P. Skok commence à publier une série d'études intitulées *Contributions à la méthodologie de l'enseignement de la langue française dans nos écoles.*[34] C'est à partir de ces études-là, remaniées et complétées, que vit le jour, en 1939, sa *Méthodologie.*

D'un autre côté, pendant tout ce temps P. Skok intervenait en faveur de la méthode directe dans l'enseignement des langues vivantes. En 1915 il écrivait déjà: «En dépit de tout ce que l'on pourrait reprocher à la méthode directe, il n'en est pas moins évident aujourd'hui que, sans elle, on ne peut pas parvenir à des résultats satisfaisants».[35] Cependant, poursuit-il, à un degré plus élevé, il est indispensable de procéder à la comparaison de la manière de s'exprimer du français et celle du serbocroate, notamment là où les élèves, sous l'emprise de l'ordonnance de la pensée serbocroate, pourraient être induits à des constructions incorrrectes en français.[36]

---

[30] F. Juvančič, *Pouk francoščine in modernih jezikov sploh,* Ljubljana, 1909.

[31] *Nastavni vjesnik,* Knjiga XXIX, Zagreb, 1921, p. 368.

[32] *Metodologija,* p. 180, Note.

[33] Mil. Vujanović, *Konstruktivne razlike u francuskom i srpskom jeziku,* Compte rendu par Al. Milićević in *Glasnik profesorskog društva,* III, Beograd, 1923, pp. 117—118.

[34] P. Skok, «Prilozi metodici proučavanja u francuskom jeziku u našim školama», in *Nastavni vjesnik,* XXVII, 1918; XXVIII, 1919; XXIX, 1920.

[35] P. Skok, «Neke nove publikacije iz nastave stranih jezika», in *Nastavni vjesnik,* XXIII, Zagreb, 1915, pp. 134—138.

[36] P. Skok, «Prilozi...», in *Nastavni vjesnik,* XXVII, Zagreb, 1919, p. 302—307.

La même position se trouve réaffirmée à notre époque par les théoriciens de la linguistique contrastive. G. Nickel, par exemple, fait remarquer que «la linguistique contrastive ne s'oppose pas à la méthode directe. Bien au contraire, puisqu'elle reconnaît l'influence importante de la langue de départ à l'apprentissage de la seconde langue, elle recommandera l'emploi intensif de la langue d'arrivée dans l'enseignement des langues étrangères».[37]

Un dernier point que nous aimerions mettre en relief, c'est que tous les auteurs sont d'accord sur le fait que l'une des prémisses de l'analyse contrastive est la comparaison des langues, non à dessein d'en établir les relations typologiques, mais les relations de similitude et de différence sur le plan synchronique. Plus les rapports typologiques entre deux langues sont faibles et plus les différences seront grandes, accroissant d'autant les difficultés d'apprentissage dues à l'interférence. Faire valoir ici les mérites de P. Skok dans le domaine de la balkanologie dépasserait de loin nos compétences. Ainsi nous bornons-nous à souligner seulement qu'il est rare de trouver des conglomérats linguistiques aussi hétérogènes que celui qui fait l'objet des études balkanologiques, et que c'est dans un tel domaine que P. Skok évoluait si parfaitement à l'aise. Nous sommes enclins à en tirer une dernière conclusion: l'ensemble des préoccupations scientifiques de P. Skok dans le domaine de la linguistique balkanique est aussi à l'origine de ses concepts contrastifs.

[37] G. Nickel, o. c., v. note 12, p. 75.